

PRESENTATION D'UNE PIÈCE A TROIS PERSONNAGES COMME ILLUSTRATION DES NOTIONS DE LA SYSTEMIQUE ET DE LA COMPLEXITE ET EN PREMIER LIEU DE L'AGO-ANTAGONISME

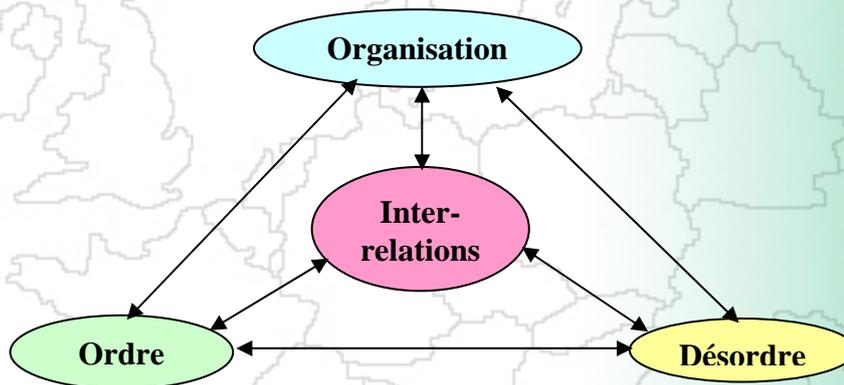
Bernard Séjourné
b.sejourné@wanadoo.fr

Un système est un ensemble d'éléments en interaction dynamique (J. Lesourne).

Dans la « vraie vie », tout est système. Il en est ainsi, en particulier, des groupes humains. Pour illustrer ce qui se passe dans les groupes humains, on peut mettre en oeuvre les notions de la complexité et de la systémique : sans se réduire l'une à l'autre, ces deux approches manipulent des notions apparentées (la notion d'hologrammatique d'Edgar Morin est proche de celle de globalité en systémique ; il en est de même pour les notions de récursivité versus rétroaction).

1. La boucle tétralogique, manifestation de l'ago-antagonisme

Une notion fondamentale dans les groupes humains est ce que l'on appelle en systémique « ago-antagonisme » ; on la retrouve dans la boucle tétralogique d'Edgar Morin :



Dans un système complexe en général, et dans les groupes humains en particulier, la nouveauté émerge à la fois de l'ordre et du désordre (ago-antagonisme), pour autant qu'un principe organisateur le permette.

Une pièce a été écrite, qui met en jeu trois personnages représentatifs :

- de l'ordre : Confucius, défenseur du respect de la tradition et du culte des ancêtres,
- du désordre : Lao Tseu, libertaire avant la lettre,
- du modérateur : un disciple du Bouddha, homme de la voie médiane, le Bodhisattva

2. *Présentation globale du discours entre les trois personnages*

Pour faciliter la compréhension par la suite, une présentation d'ensemble de l'objet et de la structure du discours semble utile.

L'objet du discours présenté est la question : comment devons-nous agir ?

Cela n'a rien de nouveau, mais peut-on dire pour autant que le sujet est épuisé ?

Dans notre pièce, nous mettons en présence deux personnes qui affichent deux visions radicalement différentes du monde :

- Confucius, représentant de la tradition dans ce qu'elle a de plus pure, pour qui le monde ne doit pas changer, puisqu'il s'agit de perpétuer un ordre immuable, hérité des Sages fondateurs de l'empire ; pour cela, Confucius n'hésite pas à intervenir de façon volontariste en particulier par la formation des gens et la correction systématique de toute déviance constatée
- Lao Tseu, qui ne pense pas que la sagesse nous vienne des hommes, fussent-ils les premiers venus sur terre, mais de la nature ; ce n'est pas un humaniste comme Confucius ; la nature fait bien les choses, car elle nous montre la Voie, le Tao ; en conséquence, il n'y a qu'à la laisser faire et se conformer au déroulement du monde grâce à la vertu du Tao, sorte de « main invisible » avant la lettre

Face à ces deux personnages, un modérateur qui anime le débat : le disciple de Bouddha appelé Bodhisattva de la compassion (avalokitesvara) a été retenu pour jouer ce rôle car, si la rencontre n'a pas eu lieu, ce personnage était contemporain des deux premiers et possédait les attributs du rôle (l'interprétation sanscrite d'avalokitesvara est « le seigneur qui regarde le monde d'en haut »).

Les deux visions s'affrontent encore aujourd'hui, d'autant plus violemment que nous vivons des périodes de forte instabilité.

La structure du discours

Le discours comprend :

- une phase préalable de mise en place du cadre complexe (les acteurs et leurs rôles)
- trois boucles de discussion successives au cours desquelles le Bodhisattva tente de faire préciser les deux points de vue, à défaut de les faire vraiment converger : les points de vue se confrontent, sans jamais perdre leur spécificité
- un dénouement sur le mode de la complexité : la conclusion fait le constat de la différence irréductible (pour l'esprit humain) des deux points de vue mais ne débouche pas pour autant sur une note pessimiste, bien au contraire

La place de la systémique et de la complexité dans ce discours

L'idée de confier ces trois « rôles » à trois personnages permet de mettre en évidence différentes notions de la systémique, dont celle d'ago-antagonisme ; par ailleurs, le quatrième terme de la boucle tétralogique (inter-relations) est représenté par le lieu et l'objet même du discours, qui constituent le lien nécessaire entre les acteurs.

3. La mise en place préalable au discours proprement dit

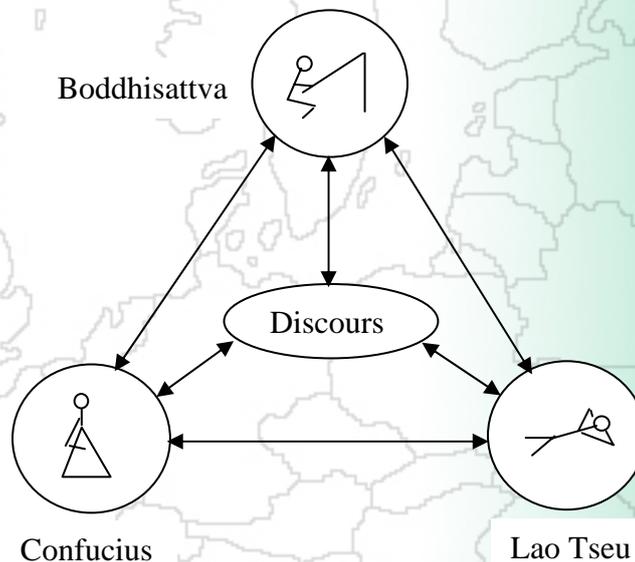
La mise en place s'appuie sur un épisode, certainement fictif, relaté par Tchouang Tseu : la rencontre entre Lao Tseu et Confucius, doit voici les premiers échanges :

“ Confucius rendit visite à Lao-Tseu. Celui-ci venait juste de se laver les cheveux et les séchait au soleil. Et on aurait dit que son corps, assis immobile, était comme mort. Confucius attendit quelque peu, puis s’approcha et dit :

- *Suis-je abusé par mes yeux ou en est-il bien ainsi ? Vous aviez l’air d’un arbre mort et plus rien ne montrait en vous l’état du vivant.*
- *Je m’ébattais dans le non né, répondit Lao-Tseu. »*

La suite du texte est le constat de l’incompréhension entre les deux personnages, d’où l’idée de poursuivre cette discussion, avec l’aide d’un troisième terme, pour la faire progresser.

On peut représenter la situation comme suit :



L’incompréhension de départ entre les deux personnages porte sur la notion de causalité et sur les conséquences à en tirer :

- Confucius affirme que tout en ce monde possède une cause « tout comme je suis bien l’enfant de mes parents » ; en conséquence, il importe de ne pas rompre cette grande chaîne causale, en particulier il faut agir conformément à la tradition
- Lao Tseu lui rétorque que tout ce qui est Vérité (ou non né) ne possède pas de cause (« où se trouvait la forme de votre visage avant la naissance de vos parents ? ») ; il existe donc un principe premier, qui transcende la simple contingence de l’enchaînement de ce qui ne sont que phénomènes ; en conséquence, il faut se conformer à ce principe premier et à son enseignement

On peut dire que Lao Tseu a développé une vision d’un monde plus complexe, un monde dans lequel le moteur n’est pas apparent mais caché derrière les phénomènes. Mais une telle vision n’est pas simple à décrire car elle ne fait pas appel à notre sens commun : elle semble nier en particulier la réalité du monde tel que nous le percevons.

Il va bien falloir quelques boucles de discussion pour clarifier la chose.

4. Première boucle - Qu'est-ce que le Tao (la Voie) ?

Après cette première passe d'armes (dans laquelle c'est Lao Tseu qui a attaqué, si on peut dire), le Boddhisattva reprend la main : puisque nos deux protagonistes parlent chacun du Tao dans leur oeuvre, peuvent-ils préciser ce qu'ils entendent par là ?

Pour Confucius, « le Tao est comme une porte qui permet de sortir de la maison ».

Pour Lao Tseu, le Tao est le vide dont « dépend l'usage de la maison ».

On a là confirmation de l'opposition sous-jacente du début : le monde sensible, visible, est perçu comme la réalité par Confucius ; comme une apparence par Lao Tseu.

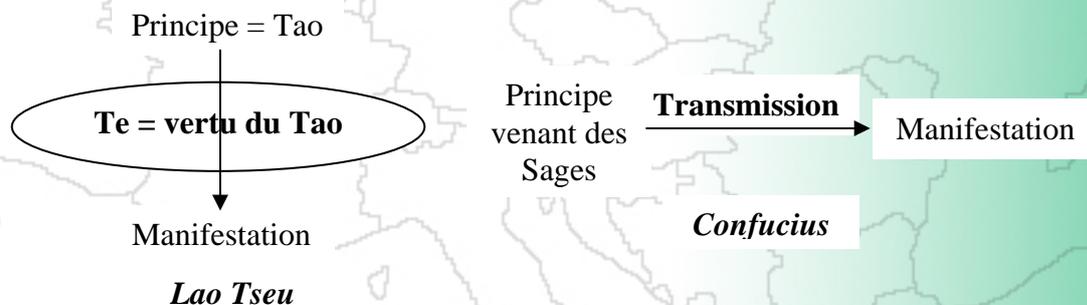
Pour autant, Lao Tseu ne nie pas une certaine réalité aux formes du monde sensible, il leur assigne seulement un statut secondaire : la Réalité de la maison, c'est le vide qu'elle referme, monde en puissance, lieu de tous les déroulements possibles et en particulier de celui qui s'est joué lorsque le Tao a déployé sa Vertu.

Au Tao éternel de Lao Tseu, qui se déploie par sa Vertu propre, Confucius oppose le Tao transmis par les sages rois légendaires de l'antiquité, Wei et Wu, Tao qui se déploie par la tradition.

L'opposition se confirme, et elle est fondamentale, car si tous deux reconnaissent l'existence d'un principe et de sa manifestation, ils s'opposent sur la nature du principe :

- pour Confucius, ce principe immanent nous vient des sages rois de l'antiquité
- pour Lao Tseu, ce principe est transcendant, même s'il est plus naturel que de divin en la circonstance et nous ne pouvons que nous y soumettre

On peut représenter cette opposition par les schémas suivants :



Cette opposition se répercute sur la conception du passage du principe à la manifestation :

- pour Lao Tseu, ce passage est permis parce que le Tao s'ouvre en déployant sa Vertu (Te), mais celle-ci s'est dégradée à mesure que le monde manifesté se précisait
- pour Confucius ce passage est plutôt une transmission, celle de la tradition, et il n'y a pas de dégradation dans le temps si les hommes savent bien transmettre ; d'où l'importance accordée par Confucius à l'homme

De la notion de principe, nous en sommes arrivés à celle de passage (vers la manifestation) : c'est là que le Boddhisattva intervient pour faire avancer la discussion, en demandant à Lao Tseu de préciser ce qu'il entend par la Vertu (du Tao).

5. Deuxième boucle - Qu'est-ce que le passage : Vertu du Tao ou transmission ?

Lao Tseu va opposer la Vertu véritable, la seule qui soit (Te), aux vertus communes qui ne méritent pas ce nom :

« Quand le grand Tao fut délaissé, il y eut l'humanité, la justice.

Puis la sagesse, la prudence parurent, et l'hypocrisie fut générale.

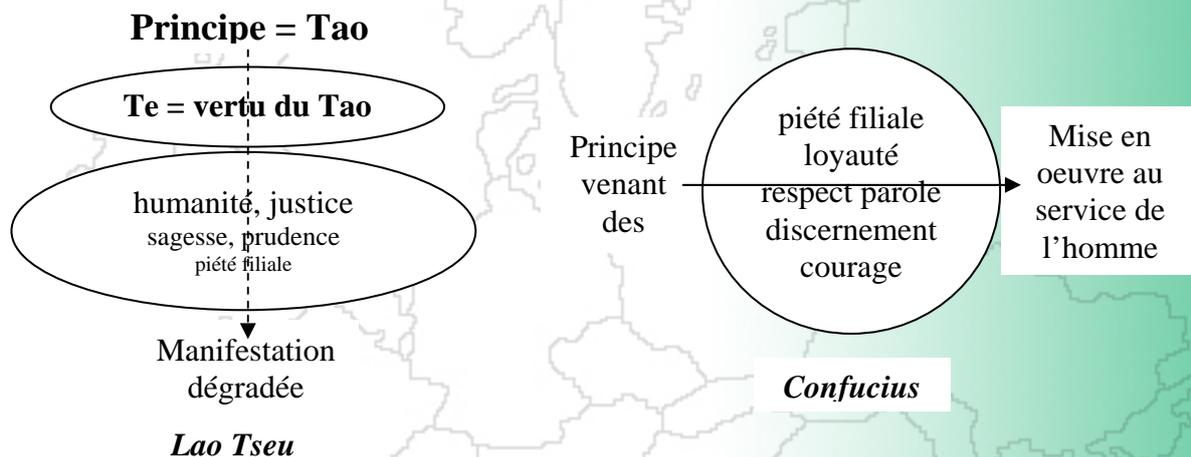
Dans la famille, les membres se méconnaurent ; il y eut l'affection des parents, la piété filiale. »

Un véritable pavé dans la mare pour Confucius, lui qui érige la piété filiale au rang des cinq vertus que possède l'homme de bien : la piété filiale, la loyauté, la fidélité à la parole donnée, le discernement et le courage.

Mais Confucius est un humaniste, rappelons-le, comme d'autres il a dit « ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse, ne l'inflige pas aux autres ».

Les vertus de Confucius sont à l'échelle de l'homme, alors que Lao Tseu ne reconnaît pas d'autres valeurs aux hommes que celle de la soumission à la grande Loi du Tao : il laboure dans les étoiles, mais ses pieds ont quitté terre.

On peut alors préciser les schémas précédents :



La discussion a avancé, l'opposition peut être clarifiée.

L'homme doit-il se poser comme maître et possesseur de la nature (position cartésienne) ou doit-il rester humble devant l'infini qui le dépasse (position pascalienne) ?

Les vertus humaines sont peut-être dégradées, dénaturées, mais elles sont concrètes. Pour autant, l'homme a-t-il tous les droits sur la nature ?

La Vertu du Tao est plus noble, mais plutôt inopérante. Pour autant, peut-on justifier des actes contraires aux vertus humaines au motif qu'ils sont conformes à ce que nous montre la nature ?

Comment progresser ?

Le Boddhisattva essaie alors d'aborder la question sous un autre angle : peut-on dépasser les simples oppositions entre ce qui est vertueux et ce qui ne l'est pas, et imaginer ce qui les fonde ?

Qu'y a-t-il par delà le bien et le mal ?

Les points de vue vont-ils se rapprocher ?

6. Troisième boucle : par delà le bien et le mal.

Boddhisattva :

« Le Bien et le Mal ont-ils le même sens du point de vue de l'homme et de celui de la nature ? Je ne désespère pas de vous voir vous rapprocher là-dessus : pouvez-vous me rassurer ? »

Confucius plaide pour une morale universelle, dans une nature foncièrement bonne :

« l'être humain, quel qu'il soit, sait très bien ce qui lui fait du bien, comme il sait ce qui lui fait du mal. Ce n'est pas la peine, pour le savoir, d'invoquer je ne sais quelle puissance mystérieuse.

Tous les animaux également savent ce qui est bon et mauvais pour eux : ils le savent d'instinct et leur instinct ne leur vient pas de là haut, il leur vient d'ici bas. »

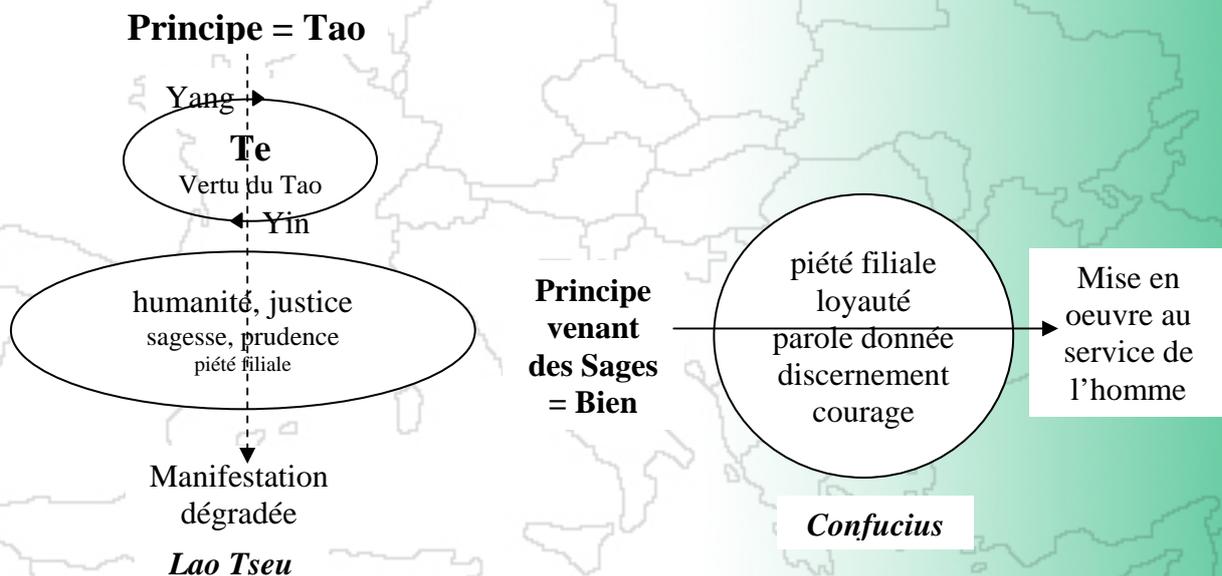
Il existe un Souverain Bien, qui se rattache à la tradition : on le comprend d'instinct, et il n'y a qu'à s'y conformer.

Lao Tseu récuse le bien et mal comme des notions naturelles :

« l'homme les a inventées pour les substituer à la Voie perdue. Mais la Voie ne connaît pas le bien et le mal, parce que les choses ne sont ni bien ni mal, *elles sont* tout simplement. Et si elles sont plutôt que de n'être pas, c'est parce qu'elles procèdent du jeu mutuel, nécessaire et fécond, de contraires qui ne sont que les deux aspects d'une seule et même réalité ?

Il n'y a ni bien ni mal, il n'y a que le Yin et le Yang, aspects corrélatifs de la réalité, soumis à la loi d'alternance. Le Yin succède au Yang ; le Yang succède au Yin. Et la vie est mouvement. Toute action de l'homme sur ce monde n'aura alors d'autre effet que de contrarier ce mouvement naturel des choses. »

Nos schémas s'enrichissent :



L'opposition subsiste, mais ce n'est pas un constat d'échec, car le boddhisattva reprend les commandes et va montrer en quoi nous sommes en présence de deux visions plus complémentaires que contradictoires, de deux faces d'une même réalité.

7. Dénouement : homme et nature, du conflit au dialogue

Boddhisattva :

« halte-là messieurs ! Je tiens une belle prise : je vous remercie de me l'avoir offerte et je n'entends pas la lâcher.

Cette prise, c'est *l'Homme* : comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ?

Maître Kong, vous nous parlez du bien et du mal ; et vous Maître Lao, par delà le bien et le mal vous invoquez le Yin et le Yang. Le bien et le mal sont des valeurs humaines mais, par delà l'homme, la nature impose sa loi d'alternance du Yin et du Yang.

Et c'est là qu'est la prise : car l'homme est lui même le produit de la nature et celle-ci ne peut pas le renier ; l'Homme est donc nécessairement soumis à la loi d'alternance du Yin et du Yang, Maître Kong.

De même, l'homme est le produit le plus achevé de la Nature : avez-vous le droit d'en faire si peu de cas, Maître Lao ? Et lorsque vous dites que nous devons rester dans l'axe de la roue, n'oubliez pas que nous sommes aussi un de ses rayons, en relation avec le cercle extérieur, celui-là qui roule sur le sol, sur notre terre bien ferme.

Mais alors, et je me retourne à nouveau vers vous, Maître Kong, ces trente rayons sont en fait innombrables, ce sont les dix mille êtres comme le dit Maître Lao ; et chacun de ces rayons diffère des autres : comment pouvez alors être si assuré qu'un modèle unique leur soit applicable ?

Car l'Homme, comme chacun des dix mille êtres, est à la fois universel lorsqu'il se voit dans l'axe de la roue ; et singulier dans la réalité de chaque jour. »

Le boddhisattva vient de recadrer la problème.

Il va maintenant prendre le débat en main à partir de la question : quel est l'homme idéal ?

Il va montrer aux deux protagonistes que leur opposition est le signe d'une opposition au sein de l'homme lui-même :

« l'être humain possède deux faces, et chacun de vous n'en voit qu'une, différente de celle de l'autre.

Une première face correspond à l'homme, produit de la nature, issu d'un principe mystérieux qui le dépasse, d'un homme *vertical* en quelque sorte. Cet homme est à la fois universel, en ce que la nature ne peut être qu'une dans ce qu'elle est et par ce qu'elle devient ; universel, mais aussi unique, en ce que chacun est différent de son prochain par sa naissance mais, plus encore par l'existence qu'il a vécue et l'expérience qu'il a accumulée.

Une deuxième face est celle de l'homme relié à ses semblables et qui tend par là à se rapprocher d'eux, ne serait-ce que parce qu'il lui faut communiquer. Cet homme-là est en relation *horizontale* avec ses semblables, en particulier humains. Et, grâce à cela, les hommes tendent à se ressembler au-delà de leurs différences. »

Il va également montrer la vanité des tentatives de synthèse des deux aspects de la réalité :

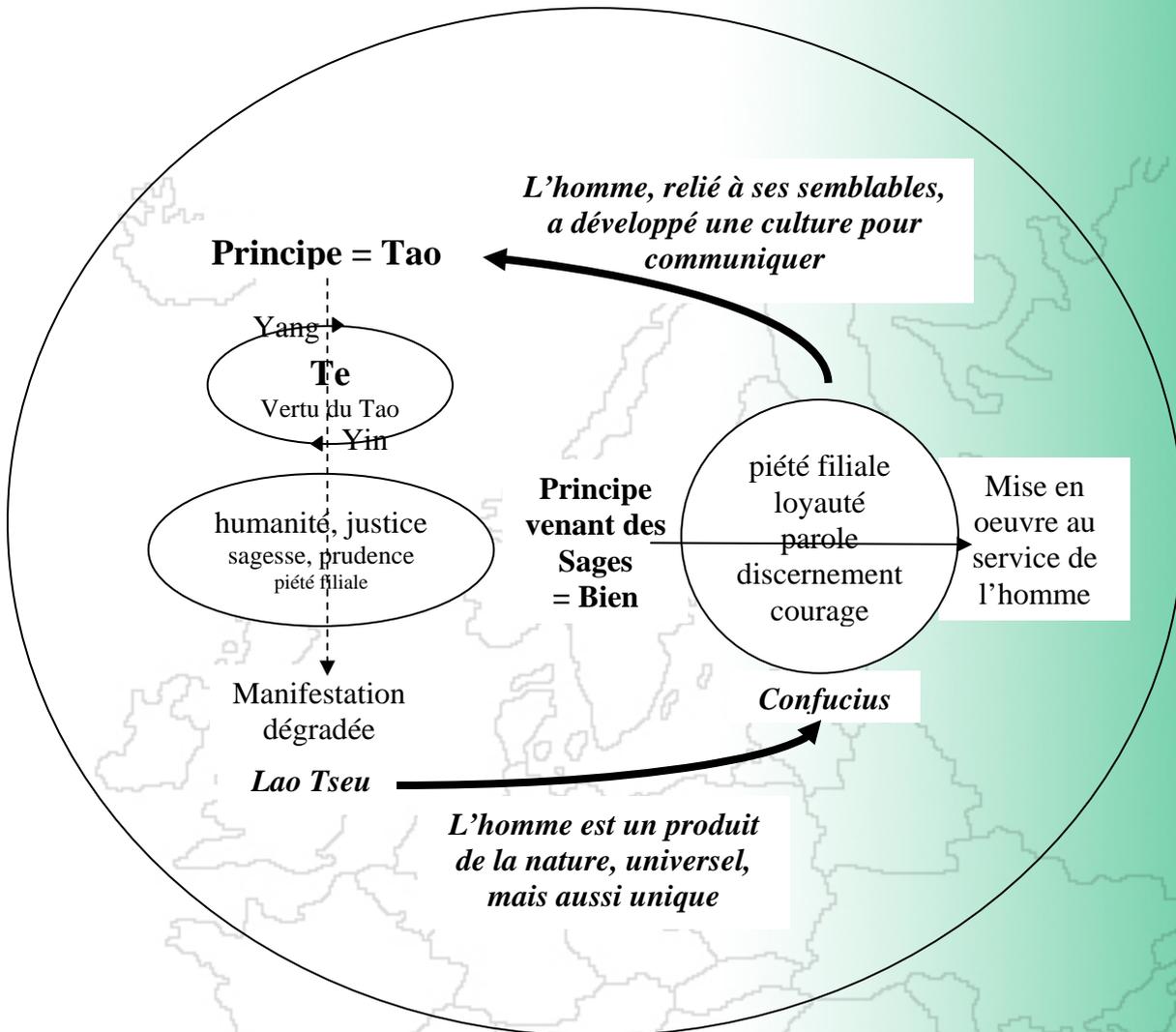
« de deux choses l'une.

Ou bien nous parvenons à réunir ces deux aspects dans une réalité unique : mais cela me semble à déconseiller de vouloir le faire car ce serait dénaturer la réalité. L'unité du monde ne peut être que double si elle veut être féconde.

Il reste donc l'autre solution, qui consiste à n'épouser aucun de ces deux points de vue et à garder ses distances vis-à-vis d'eux. Si on s'approche trop de l'un, alors il faut chercher à se faire attirer par l'autre, et réciproquement. »

Nous avons vu que Confucius était plutôt cartésien, et Lao Tseu plus orienté vers la pensée complexe ; mais pas totalement pour ce dernier, puisqu'il refusait de reconnaître comme valide une conception différente de la sienne. Le seul personnage vraiment complexe est le boddhisattva qui,

après avoir poussé les deux protagonistes à clarifier leur point de vue, ne les a pas renvoyé dos à dos, mais a montré que leurs démarches étaient complémentaires, ce que l'on peut représenter comme suit :



8. Conclusion

La pièce « Lao tseu, Confucius et le bodhisattva » n'a pas été écrite à l'origine dans le but de faire comprendre ce qu'est la systémique.

Nous avons toutefois tenté l'exercice comme si tel avait été le cas et il m'a semblé que cela marchait, au moins à deux titres :

- dans le jeu des acteurs eux-mêmes d'abord, qui met en oeuvre l'ago-antagonisme (boucle tétralogique)
- dans le contenu du discours ensuite, qui met en évidence une boucle récursive entre l'exposition de deux conceptions du monde

Cette impression est-elle partagée ?
Au lecteur d'en juger.